

Sur les Chemins de l'écrit



« INITIATIVES ET EXPÉRIENCES & LA PLUME EST À NOUS »
DÉCEMBRE 2015 - NUMÉRO 53 SPÉCIAL

«LIRE ET ECRIRE L'EXIL»



Illustration : Interbibly

SOMMAIRE • Editorial *par André Markiewicz* - page 2 • Lire et écrire l'exil *par Edris Abdel Sayed* - page 2 • Paroles d'écrivains - page 2 • Partir - pages 2 et 3 • Ici, là-bas - page 4 • Du fond de ma mémoire - page 5 • Le royaume sans racines *par Sema Kiliçkaya* - page 6 • En provenance d'Italie *par Francesco Azzimonti* - page 7 • Les Portes du temps à Vitry-le-François - page 7 • Dis-moi dix mots - page 7 • A lire - page 8 •

E D I T O R I A L

En ces temps où la fraternité est plus que jamais une exigence, ces paroles d'exilés nous renvoient d'abord à notre condition d'être humain.

Ces paroles disent le déracinement, la déchirure, l'arrachement. Tout exilé porte en lui la nostalgie de son pays, de ses couleurs, de ses odeurs, de sa famille, de ses amis. Il et elle partent, la peur ou la faim au ventre. La guerre, l'espoir d'un sort meilleur les jettent sur les routes, sans grand espoir de retour.

Ces paroles disent aussi la difficulté de la transplantation dans cet ailleurs devenu ici, l'effort de s'acclimater, au sens premier du terme, de s'adapter à une nouvelle réalité. Il en faut du courage pour apprendre une nouvelle langue, aller à la rencontre de l'autre, s'intégrer dans une nouvelle société, adopter de nouveaux us et coutumes.

Ces paroles disent enfin la renaissance, cette vie recommencée, ce nouveau départ.

Cette nouvelle identité, ces nouvelles racines se nourrissent de ces expériences, de ces souvenirs parfois fantasmés de la terre d'origine, paradis perdu, comme de la reconstruction d'un nouvel espace familial sur ce nouveau lieu, terre d'asile.

Si l'exil hante la littérature depuis l'aube des temps et constitue une source féconde d'inspiration pour tant d'écrivains, il ne faut pas oublier qu'avant de s'écrire, l'exil se vit. C'est aussi le message que nous

livrent ces écrits qui prennent vie dans ce recueil, fruit des ateliers animés par Initiales à l'occasion du festival littéraire des bibliothèques en Champagne-Ardenne « Les Ecrivains de l'exil ».

André MARKIEWICZ
Conseiller pour le livre, la lecture,
les archives et le patrimoine écrit
DRAC d'Alsace, Champagne-Ardenne, Lorraine

Lire et écrire l'exil

A l'occasion du Festival de l'exil organisé par Interbibly et des bibliothèques de Champagne-Ardenne, le réseau régional Mémoire et Histoire de l'immigration (porté par Initiales) s'est associé à ce projet. Dans le cadre des ateliers d'expression et de communication en français mis en place notamment à Chaumont, à Nogent (Haute-Marne), à Châlons-en-Champagne et un peu partout dans la région, des femmes et des hommes en quête de sens dans les mots et dans la vie ont pris la plume pour

s'exprimer. Ils ont été encouragés par des bibliothécaires, formateurs, travailleurs sociaux et écrivains. Dans ce journal, ils nous invitent à partager un morceau de leurs mémoires, de leurs histoires et de leurs cultures. Ils parlent de leurs lieux de naissance, de leurs dates de départ vers la France et tracent une tranche de vie de leurs parcours.

Le Festival de l'exil a constitué des moments forts de démocratisation de la culture, de



mixité et de diversité. Le rapport à la langue reste définitivement essentiel pour pouvoir dire et lire le monde qui nous entoure. La langue est créatrice de lien social, véhicule de culture et sa maîtrise nous permet de vivre bien ensemble le présent et de construire l'avenir.

Edris ABDEL SAYED
Directeur pédagogique régional
Initiales

Paroles d'écrivains

« Je suis né d'une tribu qui nomadise depuis toujours dans un désert aux dimensions du monde. Nos pays sont des oasis que nous quittons quand la source s'assèche, nos maisons sont des tentes en costume de pierre, nos nationalités sont affaire de dates ou de bateaux. Seul nous relie les uns aux autres, par-delà les générations, par-delà les mers, par-delà le

Babel des langues, le bruissement d'un nom... ».

Amin MAALOUF
Origines, éditions Grasset (2004)

« Jamais je n'oublierai que nous sommes tous frères, enfants du même monde, quelles que soient nos origines et nos motivations profondes. Riches ou pauvres,

noirs ou blancs, musulmans, juifs ou chrétiens, nous partageons la même envie de vivre et d'être heureux. Et que le bonheur est juste une affaire de cœur.

Yahia BELASKRI
Les fils du jour, éditions Vents d'ailleurs
(2014)

Nous pouvons dire avec l'écrivain Albert Camus « Oui, j'ai une patrie : la langue française ».

Albert Camus
Carnets II, janvier 1942-mars 1951
Editions Gallimard

Partir...

Regards croisés sur l'exil

L'exil pour moi c'est la liberté, la sécurité, la paix, l'égalité, la qualité de vie.

L'exil c'est la possibilité de connaître l'égalité entre toutes les personnes.

L'exil c'est aussi la lecture qui permet de construire un monde imaginaire, qui aide à s'échapper ;

L'exil c'est l'accès à la justice, l'espoir d'une vie meilleure.

Mais l'exil c'est aussi la difficulté de trouver un travail.

L'exil, pour moi, c'est quitter mes grands-parents, mes amis, changer d'école. C'est difficile. Je suis triste.

L'exil pour moi c'est que je suis triste d'avoir quitté mon pays, mais maintenant je suis contente. J'aime la France. J'aime ma ville Gyumri.

L'exil : être privée de CE et de CEUX qu'on aime ; l'espoir d'un monde ailleurs ; être loin du temps ou des lieux où l'on a été heureux.

L'exil pour moi c'est très bien ; c'est le voyage, faire du vélo, jouer au foot... L'exil pour moi, c'est laisser pour autre chose.

L'exil pour moi, c'est parce que chez moi il y a beaucoup de problèmes et je ne peux

pas les dire parce que je n'ai pas les mots. Je voudrais parler mais je n'y arrive pas.

L'exil pour moi, c'est loin parce que ça fait vingt ans et qu'ici je suis bien et que mes quatre enfants sont nés ici.

L'exil pour moi c'est de ne pas vivre là où j'ai été enfant et de ne pas vraiment me sentir chez moi ici, et plus là-bas non plus.

L'exil pour moi : c'est avoir des papiers, perdre sa maman, suivre, avoir un mari, quitter sa famille ; C'est parler/écrire français, garder le moral, pouvoir (devoir) s'intégrer... trouver une belle vie, penser avoir un enfant parce que c'est le symbole de la vie.

Artak, Khadija, Ashot, Arnaud, Jordane,
Christina, Jean Claude, Badia, Marie B.,
Fatima-Zohra, Naem,
Adam, Claire, Zeliker , Jacques
AEFTI, Médiathèque Georges Pompidou et
association Initiales

Je viens d'Algérie

Je suis arrivée en France, à Nogent, en 1970. Je viens d'Algérie. Mon mari est arrivé dans les années 60. Il a passé presque deux ans à Marseille et il est retourné en Algérie, son pays natal. Son frère, qui était à Nogent, est venu le

chercher. Moi, j'étais encore en Algérie avec mes parents et mes enfants. Mon mari nous a oubliés. Alors pour qu'il revienne, je lui ai envoyé une lettre recommandée par la poste pour lui faire croire que j'étais morte. Il est revenu le lendemain. Après, je suis partie pour la France avec lui. J'ai d'abord habité à Nogent-le-Bas. Les gens étaient très gentils avec mes enfants et moi. Ils sont tout de suite allés à l'école.

Moi, j'étais habillée « à la française ». Je comprenais la langue, mais pas trop. J'étais quand même à l'aise, je n'avais pas l'esprit fermé. J'ai commencé à chercher du travail dans les usines et j'ai passé mon permis de conduire. J'ai aussi été nourrice agréée, j'ai fait la plonge dans un restaurant, des ménages à domicile, de la couture les vendanges, tout... Avec l'argent que j'ai mis de côté, mon mari et moi avons acheté une maison à Mandres-la-Côte.

En France, je suis libre, je me débrouille toute seule.

R.Y.
Médiathèque Bernard Dimey, CCAS,
Initiales
Nogent (Haute-Marne)

Il faisait gris et froid

Je suis arrivée en France, à Nogent, en décembre 1977. Je suis venue du Maroc

pour suivre mon mari. Il faisait gris et froid alors que croyais que j'allais arriver au paradis. C'était triste, je n'étais pas bien. Mais petit à petit, je me suis fait des copines. Quand j'ai eu ma première fille, ça allait mieux. J'ai eu sept enfants. J'étais occupée, je n'ai pas vu le temps passer.

Mon mari a besoin d'être indépendant, il est commerçant sur les marchés depuis trente ans.

Quand je suis arrivée, je ne parlais pas français. Mais c'était plus facile que maintenant, les gens s'entraidaient, ils se faisaient confiance. Maintenant, je suis bien ici, c'est chez moi. J'ai toute ma famille, mes enfants et mes petits-enfants, alors que je n'avais rien en arrivant.

M.E.A.
Médiathèque Bernard Dimey, CCAS,
Initiales
Nogent (Haute-Marne)

Merci, merci !

Le jour où je suis arrivée en France, je n'étais pas bien, je ne connaissais personne.

« Merci, merci », c'est mon premier mot français. Je me rappelais toujours les cris des femmes pendant la guerre quand les

Ici, là-bas



A la médiathèque Bernard Dimey, lecture à voix haute à Nogent (Haute-Marne) par Rachel Decorse, Bibliothécaire.

La France et l'Algérie

Mon mari est venu en France chez son frère longtemps avant moi, il avait seize ans. Tout de suite, il a trouvé des petits travaux et à dix-huit ans, il a été embauché. En 1970, nous nous sommes mariés, je suis restée dix ans avec ma belle-mère en Algérie. Quand je suis arrivée à Nogent, j'avais trois enfants, et ici, j'en ai eu trois autres. Au début, c'était difficile de parler en français. Mais je n'avais pas le choix. Je parlais aux enfants en arabe, mais eux, ils répondaient en français. Je devais m'occuper d'eux, les emmener à l'école, faire les courses : « bonjour » « merci » « au revoir ». Moi, je suis curieuse, c'est un plaisir de parler avec les autres, de découvrir d'autres personnes. Quand j'ai commencé à comprendre, c'est devenu agréable, avant c'était difficile ! Je suis restée quatre ans sans voir mes parents, mes enfants étaient trop petits pour faire le déplacement.

J'aime bien la France, mais je suis algérienne, je me sens algérienne. Ça me fait énormément de bien quand je retrouve ma famille, mes amis, le marché et les magasins de là-bas, c'est mon pays.

*K.H.
Médiathèque Bernard Dimey, CCAS,
Initiales
Nogent (Haute-Marne)*

Avant, après

Avant, la terre rouge et café.
Des fois, il ne pleut pas beaucoup : la terre est sèche.
Avant, ma maison d'enfance et le figuier dans la cour.
Mes parents, leurs cinq enfants.
Garçons et filles : la même éducation, la même joie, les mêmes libertés.
Garçons et filles, c'est kif-kif.
Avant, les tam-tams, le luth, la darbouka, les chants, les mains qui claquent...
Après, je suis en France.

*H. B.
Initiales
Chaumont (Haute-Marne)*

Mes racines

Une fois, mon neveu m'a demandé si j'aimais mieux la France que l'Algérie. J'ai dit : « Pourquoi tu me demandes tout cela ? » L'Algérie, c'est mon pays natal, toutes mes racines sont là-bas, j'y ai marché pieds nus. Quand j'étais petite, j'avais deux robes, une je la lavais, l'autre je la portais, c'était comme ça. J'ai fait le berger, j'ai gardé les vaches, les moutons.
L'Algérie, c'est mon pays. J'aime la France, j'y suis depuis l'âge de 19 ans. J'y ai passé une grande partie de ma vie. J'y ai mes

enfants, mes petits-enfants, mes amis, tous mes biens, mon confort. Mais quand même, l'Algérie, c'est mon pays natal, je ne l'oublie pas. J'y ai mes frères, mes sœurs, mes neveux et mes nièces.

*Tassadit MAMERI
Centre socio-culturel l'Alliance
Givet (Ardennes)*

En France

Je me suis mariée à seize ans, en Algérie, et pendant quelques années, je suis restée habiter chez ma belle-famille. Mon mari était venu travailler dans les Ardennes avant de me rencontrer. Après notre mariage, il ne revenait me voir qu'au mois d'août, pendant ses congés.
Pendant dix ans, nous avons vécu comme cela et deux enfants sont nés en Algérie. Un jour, en 1980, j'ai dit à mon mari que je ne voulais plus vivre seule avec des personnes âgées. Je suis donc arrivée en France avec mes deux enfants et j'ai découvert un pays que je ne connaissais pas. Je ne savais pas parler la langue, et c'est mon mari qui traduisait. Et surtout, je n'avais pas l'habitude du climat, car on ne porte pas de manteau en Algérie ! Plus d'une fois, je suis sortie sans manteau, car je voyais le soleil derrière les carreaux de mon logement et je croyais qu'il faisait chaud ! C'est amusant maintenant de penser à cela.
Un jour, en conduisant mes enfants à l'école, j'ai rencontré une cousine que j'avais perdue de vue et qui habitait mon quartier. Mais je ne le savais pas ! Quelle joie de se retrouver ici en France !

*Khadudja ABBAD
Social Animation Ronde Couture
Charleville-Mézières (Ardennes)*

Les mains froides

J'avais dix-huit ans quand je suis arrivée en France, il faisait très froid.
J'ai été à la poissonnerie, j'avais mes mains toutes froides.
Rentrée à la maison j'ai posé mes mains sur le chauffage, cela m'a fait très mal, je me suis mise à pleurer.
Mon mari a crié sur moi : « Arrête de pleurer ! ». Je ne pleurais pas pour rien, c'était la première fois que je voyais le froid, je n'avais jamais quitté l'Afrique.
Au Sénégal, il fait toujours chaud, les poissons ne sont pas dans la glace et je n'avais jamais eu mal aux mains à cause du froid...

*MA.BA.
Maison de quartier Epinettes
Reims (Marne)*

Premières gelées

Quand je suis arrivée en France en janvier, il gelait. Nous habitions dans un petit village et je ne connaissais personne.
J'ai lavé le linge à la main, je l'ai étendu dehors et il est devenu tout raide. Je ne comprenais pas, je croyais qu'il était sec, je l'ai rentré à la maison et il y a eu de l'eau partout. C'était la misère totale !

*D.E.Y.
Maison de quartier Epinettes
Reims (Marne)*

Histoire

Je suis venu en France car il y avait la guerre au Kosovo. J'avais quatre ans, j'étais avec mes parents et mon grand frère. On est venu à Troyes. Au Kosovo, j'habitais une maison, ici dans un immeuble. Je ne me souviens pas de la guerre car j'étais trop petit, mais je n'oublie pas mon pays le Kosovo car j'y retourne tous les ans. Mes grands-parents et mes oncles et tantes sont restés là-bas, j'aimerais un jour pouvoir y habiter aussi.

Je suis content d'être en France. Ma petite sœur est née à Troyes. Aujourd'hui, je suis en IMPRO à Montceaux et j'attends une place en ESAT. Après, j'irai travailler, et, dans quelques années, je prendrai un appartement tout seul.

*Genc RAFUNA
Centre médico-éducatif
Montceaux-les-Vaudes (Aube)*

Ma nouvelle vie en France

Quand je suis arrivée à Troyes, je me suis trouvée complètement perdue : la langue, les habitudes, les papiers à la préfecture : c'était une montagne de confusion.
Je me suis inscrite à l'association l'Accord Parfait pour apprendre le français et découvrir la vie en France. Cela a changé les perspectives de ma vie.
En automne, j'ai appris qu'il y avait un cours de vélo. Jamais je ne pourrai oublier la parole du professeur : « Mercedes, ce n'est pas le vélo qui commande, c'est toi qui le diriges ! ». Maintenant, c'est moi qui le commande.
Maintenant, j'ai un travail, je respire un autre oxygène et je ne me laisse plus envahir par les circonstances. Ma vie sous le ciel français est pleine d'expériences et d'activités qui me permettent de profiter de chaque moment où je me trouve « dans mon propre jardin ».
Cette nouvelle culture, la diversité des caractères que je découvre lors des différents partages élargissent mon horizon et fortifient la marche de mon existence.
J'espère profiter encore longtemps de ces circonstances si importantes dans l'histoire d'une personne migrante.
Je resterai reconnaissante envers toutes les personnes qui m'ont tendu la main.

*Mercedes LOOR
Association l'Accord Parfait
Troyes (Aube)*

Moi et la vie

Je porte en moi, là-bas,
La terre argile
Pour faire des bols, des assiettes,
Pour faire des tajines,
Le méchoui sur la terre.
Dans le miroir, je vois la figure d'avant :
Comme on est avant,
Comme on est maintenant.
La vie tourne.
Avant, j'étais triste. Je suis toujours triste.
Je suis restée chez ses parents.
Je me suis débrouillée seule.
Pas beaucoup de sous, pas beaucoup à

manger.
Ça arrive tout le temps, partout.
Je me souviens,
J'allais chercher du bois près de la rivière
Pour les enfants.
Après, la santé est partie.
C'est mauvais la vie aussi.
Il ne me reste que deux sœurs.
Ils sont tous partis.
Je suis venue rejoindre mon mari en France.
Je suis là maintenant.

*Rahma BOUZIDI
Initiales
Chaumont (Haute-Marne)*



Enterrée

Chez nous, la terre était sable. Pas besoin d'en acheter pour faire du ciment. Notre terre était sable et on y plantait nos légumes. Il y avait un arbre de raisins. La maison est là, juste à côté. Je me souviens très bien. Mes parents sont enterrés là-bas. Deux tombes blanches et vertes, le marbre brillant. Ma racine est enterrée là-bas elle aussi. Je suis Algérienne, c'est ma racine.
Je suis arabe, c'est ma vie d'avant. J'étais jeune. Ma vie d'avant est enterrée là-bas. Mon père et ma mère morts, c'est fini. C'est plus la joie. En 1978, j'étais contente de venir en France. J'étais mariée, j'étais contente. Deux ans après, tout a changé. Il était grand et fort. Il était violent. J'étais enfermée. Je ne parlais pas français et il fermait la porte à clé. Il partait travailler et m'enfermait. J'ai vécu quinze ans enfermée. En Algérie, j'étais libre. On peut dire ça. On doit dire ça. En France, ma liberté a été enterrée. C'était un sacré c... On peut dire ça. On doit dire ça. Ma vie était gâchée. J'ai retrouvé une vie normale. Je suis libre, donc pas d'homme.

*Molkheir BENDANI
Initiales
Chaumont (Haute-Marne)*



Du fond de ma mémoire...

Ma grand-mère

La terre du Vietnam est fine et légère. Quand on quitte sa patrie, on regrette quelque chose. On perd beaucoup. Mon plus grand regret, c'est ma grand-mère. Je lui dois beaucoup. C'est elle qui m'a élevé car ma mère ne pouvait pas s'occuper seule de deux enfants. J'ai trouvé ça injuste. J'ai pensé : "Pourquoi lui et pas moi ?". Grand-mère a dit : "Tu sais, ta maman aussi a le cœur qui saigne comme toi."

Lorsque nous sommes arrivés chez elle, j'ai aimé la pagode, la rizière et le calme. Je pouvais entendre le chant des oiseaux et le souffle du vent dans les arbres fruitiers. Les voisins étaient loin, pas comme en ville. Les voisins t'accueillaient avec le sourire même sans te connaître.

Grand-mère était habillée de soie jaune et marron. Elle avait le crâne rasé. C'était ma deuxième maman et même plus encore.

La terre du Vietnam est fine et légère. Bientôt, ce sera la fête du Têt. C'est le moment où l'on honore les morts, les ancêtres. Pour les Asiatiques, c'est très important.

La terre du Vietnam est fine et légère. Bientôt, ce sera la fête du Têt. J'aurais voulu avoir un peu des cendres de ma grand-mère près de moi et les garder comme un trésor.

*Trung Giang LE
Initiales
Chaumont (Haute-Marne)*

Quand j'étais petit

Au Vietnam, c'était la misère quand j'étais petit, nous étions quatre garçons et une fille. Je suis l'avant-dernier. Mon père est décédé, j'avais quatre ans. C'est ma mère, seule, qui s'est occupée des cinq enfants.

Nous n'avions pas d'argent, l'État ne donne pas comme en France. Il faut se débrouiller tout seul. Ma mère, dès cinq heures du matin, s'en allait au marché où elle attendait les camions chargés de légumes. Elle achetait vingt salades, autant de kilos de carottes, des choux blancs, tout ça pour dix euros qu'elle n'a pas. Elle ne paie pas tout de suite, elle vend, puis rembourse le patron. Avec dix euros, il lui en reste deux pour faire manger sa famille. Même malade, elle partira quand même. S'il pleut, elle partira quand même. Sinon, il n'y aura pas de nourriture à la maison.

Sans argent, il n'y a pas d'école. Alors, c'est maman qui nous a appris à écrire et à compter. Avec elle, je sais compter des additions. Mon père a travaillé au pays.

L'ambassade de France a reconnu le papier officiel qu'avait ma mère et facilité le départ de notre famille vers la France, c'était en 1986. Tous mes frères et sœurs sont à Paris et ma mère vit à Troyes, elle a soixante-treize ans.

Pour moi, j'ai tellement manqué du nécessaire que, dans ma cellule, j'ai un petit magasin. Je cantine par dix, comme ça je me sens bien. Vous savez, j'en ai pris pour trente ans, j'accepte de vivre ici pour payer mes « conneries ». Je travaille sur machine, à coudre les chaussures des surveillants, je les respecte et le temps passe.

Ma mère est retournée au Vietnam, a filmé la tombe de mon père et de ma grand-mère. Elle en est revenue, a fait un CD, l'a envoyé par la poste pour être contrôlé et arriver jusqu'à moi.

Maman, par ce geste, est ce que j'ai de plus grand. Pour dire « maman », je n'ai pas d'autre mot que « maman ».

*V.N.T.
Centre pénitentiaire de Clairvaux
Ville-sous-la-Ferté (Aube)*

Bonheur et chagrin

J'ai vécu toute mon enfance et adolescence dans mon pays, l'Algérie. Je suis venue en France à l'âge de dix-neuf ans. Toute mon enfance a été bercée entre le bonheur et le chagrin. Bonheur parce que j'avais ma mère auprès de moi et chagrin parce qu'elle est décédée à l'âge de trente ans en donnant naissance à mon petit frère, je n'avais que dix ans. Je lui en ai voulu un petit temps car je pensais que c'était à cause de lui que ma maman était partie (maintenant mon petit frère est mon préféré). Elle m'a manqué pendant longtemps et encore aujourd'hui, je suis triste car elle n'a pas connu mes enfants.

Heureusement que ma grand-mère vivait avec nous, c'est grâce à elle que nous avons pu nous organiser, elle s'est sacrifiée pour nous. [...]

Dans ce grand malheur de perdre ma mère aussi jeune, j'ai eu la chance d'avoir un père très proche et courageux.

Il a travaillé très dur pour élever ses sept enfants. Par la suite, nous avons eu une belle-mère que nous avons beaucoup respectée (nous l'appelions Maman). [...] La plus grande tristesse au jour d'aujourd'hui que nous avons, ma famille et moi, c'est de n'avoir aucune photo de ma chère et tendre mère. Je donnerais tout ce que je possède pour en avoir une. Seuls des souvenirs d'elle sont gravés dans ma tête à jamais.

Pendant toute mon enfance, il s'est passé des choses tristes, mais le Bon Dieu m'a récompensée. J'ai des enfants gentils, ils ont réussi leur vie, ils m'ont rendue heureuse et ils m'ont donné le courage de continuer à me battre.

*Tassadit MAMERI
Centre socio-culturel l'Alliance
Givet (Ardenne)*

La source

Le matin, je partais avec trois ou quatre copines pour aller chercher de l'eau à la source. Nous avions douze ou treize ans. Le chemin était très caillouteux et c'était difficile de monter ou descendre. En redescendant, il fallait faire attention sinon on risquait de se retrouver sur les fesses.

Pendant le trajet, on aimait bien parler des garçons ou du mariage, on riait beaucoup.

Cette eau nous servait à faire la lessive, la vaisselle, à manger, à boire...

Quand on arrivait à la source, avec mes amies, nous aimions nous asperger d'eau parce qu'on avait très chaud.

Un jour en revenant de la source, je suis tombée juste devant le café où se trouvait mon père. Il m'a disputée en me disant : « C'est parce que tu regardais les hommes que tu es tombée ! ». Et il m'a donné quelques coups de bâton sur le dos et les fesses.

*T.T.
Promotion socio-culturelle
Nouzonville (Ardenne)*

Oh mon Cuba !

A toi, Cuba adorable
Je veux t'écrire
A toi, l'île de mon rêve
Tu es la terre où je suis née.

Jolies vallées et prairies
Jolis campagne et palmarès
Jolies plages où l'eau est transparente
Jolis paysages

Oh ma terre cubaine !
Tu es la plus belle île du monde.
Oh ! Combien tu me manques !
Oh ! Combien tu me manques !

*Olga OUDIN
Maison de quartier Orgeval
Reims (Marne)*

Entre le passé et le futur

Entre le passé et le futur, quelle tristesse totale de guerre ! Enfant, je n'ai vécu que dans la guerre. Je n'ai pas de souvenir d'enfant, que la guerre autour de moi et la faim, pas de sens pour la vie d'un enfant. La guerre nous fait oublier la beauté de la vie. Quelle liberté de vivre en France.

*Nora ALTARI
Association AMI
La Chapelle Saint-Luc (Aube)*

Traditions russes

La plus importante des traditions russes, la plus chère à chacun, c'est l'école. La rentrée est toujours le premier septembre même si c'est un dimanche. C'est une grande fête pour tout le pays. De la première année de maternelle à la dernière



classe de primaire, tous les enfants sans exception vont à l'école avec des bouquets de fleurs. Le dernier jour du mois d'août, Moscou ressemble à une nature morte essentiellement composée de fleurs. Tous les parents achètent plusieurs bouquets de fleurs pour la rentrée de leurs enfants. Les tout-petits sont amusants car ils sont cachés par les grands glaïeuls qu'ils portent dans leurs bras. La cérémonie commence alors. Un garçon en fin d'études porte sur ses épaules une petite fille qui, elle, les commence. La fillette tient une cloche et tous deux font le tour de la cour : c'est la fête de la sonnerie, l'année scolaire a commencé. Croyez-moi, c'est un moment très solennel et magnifique. [...]. Dommage que ceci n'existe pas en France et c'est la première fois que ma fille est allée à l'école sans fleurs. En Russie, c'est très important et toute sa vie, chacun se souvient de ce magnifique moment.

*Natalia VOROPAEVA
Maison de quartier Orgeval
Reims (Marne)*

J'ai quitté le Maroc en 1976

J'ai laissé maman, mes trois sœurs.
J'ai laissé toute la famille.
J'ai quitté mon pays.
J'ai laissé mon enfance.

Là-bas, l'enfance était heureuse.
Les grands-parents étaient là,
Trop gentils, surtout la grand-mère.
Elle souriait, elle travaillait toujours.
Elle servait le thé, s'occupait du jardin
et du pain sur le four.
Grand-père, c'était le grand-père d'Heidi.
La barbe, les histoires racontées.

Là-bas, j'ai laissé le respect des grands.
Le soleil et la terre épaisse, marron et rouge.
J'ai laissé la gourmandise, les repas en famille.
J'ai laissé une terre qui crie, qui pleure, qui rit.

*F. Ba.
Initiales
Chaumont (Haute-Marne)*



L'écrivain Yahia Belaskri anime la rencontre consacrée au Festival littéraire « Les écrivains de l'exil » en présence des élus de la ville de Nogent et de Johannie Closs, d'Interbibly

Le Royaume sans racines



Cet ouvrage de Sema Kılıçkaya a obtenu le prix de la fondation Seligmann. L'auteur s'exprime à la Sorbonne, lors de la remise des prix.

J'ai été très touchée, l'automne dernier, d'apprendre que le jury avait été sensible au Royaume sans Racines, à cette histoire que depuis toujours je porte en moi. Cette histoire est une histoire sans cesse recommencée, histoire de départ, de transplantation, d'installation, de cohabitation. L'histoire d'une formidable expérience humaine, celle d'un vivre ensemble. Une histoire d'immigrés (...). C'est un sujet brûlant, un mot tabou, un brûlot politique, entend-on de part et d'autre. Le débat en tout cas est toujours passionné et la France est gênée par ses minorités devenues visibles. Par glissement sémantique, le mot immigré renvoie au mot arabe qui lui-même est presque devenu dans la bouche des tenants d'un discours populiste équivalent de délinquant. Sans parler du mot musulman qui, de façon inéluctable, comme une sorte de fatalité, semble trouver une coupable synonymie avec le mot terroriste.

Comment parler d'immigration ? L'an passé, ici même, se tenait à ma place Hugues Lagrange, récompensé pour son ouvrage En Terre Etrangère. M. Lagrange a rappelé qu'on ne peut lutter contre le racisme qu'en rencontrant les visages des stigmatisés. Il s'agit-je cite- de donner à voir la vie des immigrés dans sa complexité, dans ses espoirs et ses déceptions.

La genèse de mon ouvrage est à chercher là, dans le désir d'abord inconscient, de répondre à certains poncifs qui m'ont accompagnée dans mon parcours d'adolescente et d'adulte. Donner à voir, sans jugement aucun, mais surtout donner à sentir, à ressentir. L'immigration de l'intérieur, au plus près, au plus intime. Pour qu'on comprenne. Et que tombent les barrières qui nous empêchent d'avancer les uns vers les autres.

Un des premiers poncifs que je n'ai eu de cesse d'entendre est celui qui consiste à dire Ils ne s'intègrent pas. Peut-être que tout simplement cette intégration ne va pas de soi. C'est Nâzım Hikmet, poète turc qui qualifiait l'exil de métier difficile. Comme tout métier, celui-ci doit s'apprendre. Peut-on passer quarante ans de son existence en France et ne pas maîtriser le français ? s'indignent certains. Oui, on peut vivre et mourir en France en restant sur le seuil de la langue, sans jamais

pénétrer ses recoins les plus secrets. La langue est labyrinthe, on y perd le fil. La langue est fluide, mouvante. L'apprentissage d'une langue, c'est l'affaire de toute une vie. A peine croit-on avoir saisi le sens d'un mot qu'il se perd aux confins d'une autre signification. La non-maîtrise de la langue, c'est là le premier écueil, la première pierre d'achoppement qui rend l'intégration si difficile. En perdant sa langue mère, l'immigré perd sa dignité d'homme. « Les limites de ma langue sont les limites de mon monde » a dit très justement le philosophe Ludwig Wittgenstein. Comme ce monde est étroit et source de frustrations quand on n'en possède pas les codes linguistiques !

Deuxième poncif : Ils se regroupent entre eux. C'est un reproche qu'on entend souvent. Oui, ils se regroupent parce qu'on les a regroupés. Ils se regroupent parce qu'au départ le regroupement est une question de survie. Le regroupement comme un garde-fou à la dépression, à la désintégration. Pouvoir parler sa langue, ne plus avoir à batailler avec des mots récalcitrants, des mots ondulants qui peinent à traduire les méandres de la pensée, ne plus passer pour un attardé incapable d'exprimer son jugement, être soi, enfin, quel soulagement ! La langue qui est caresse et qui s'adresse à l'âme de façon subtile et intime. C'est Philippe Claudel qui a su le mieux parler de cette langue : « une langue qui épouse si parfaitement les peaux, les souffles et les âmes ». Image magnifique ! Et que je lui envie d'avoir trouvée !

Il faut créer un ministère de l'identité nationale, se sont écriés certains. Mais comment définir l'identité ? Suffit-il d'accoler des adjectifs de nationalité, turc, kurde, français, algérien... Suffit-il d'étiqueter les personnes ? Et que se passe-t-il si l'on retire cette étiquette, que l'on gratte derrière ? La réalité peut alors se révéler vertigineusement complexe : l'Algérien n'est pas qu'Algérien, le Turc est kurde ou arabe ou laze ou assyro-chaldéen ou circassien. Le Français peut avoir des ancêtres italiens, algériens et représenter la France dans les grandes compétitions à l'étranger. Le Français peut également avoir des ancêtres hongrois et aussi représenter la France à la plus haute fonction de l'Etat. On peut labelliser les produits, peut-on en faire autant des hommes. La culture d'un pays est loin d'être monolithique. N'est-il pas plus juste de dire comme l'écrit le sociologue Claude Claret que l'identité n'est pas quelque chose d'immuable, mais qu'elle est en perpétuelle construction, qu'elle repose sur une série de rejets et d'adoptions ? Rejeter

ce qui ne me convient pas et puiser dans les valeurs qui me correspondent le plus. Quelle formidable liberté !

C'est au nom de cette identité nationale que certains veulent supprimer la double nationalité. Ai-je besoin de renoncer à la nationalité turque, de me défaire de la culture de mes parents pour faire allégeance à la France ? La France de Voltaire, de Victor Hugo, d'Eluard, je la porte de toute façon en moi, puisque c'est dans cette langue-là que j'ai pris racine, même si celle-ci reste arrosée par la source des origines.

On parle beaucoup de ces jeunes perdus dans les banlieues et qui se fourvoient en des sentiers obscurs. Si je laisse parler cette adolescente qu'autrefois j'ai été, issue de l'immigration, deuxième génération, voilà ce qu'elle dirait : « s'il vous plaît, pour éviter que je ne devienne schizophrène, ne faites pas systématiquement référence à la culture du pays d'origine en n'en soulignant que les aspects négatifs. Toute civilisation a sa part d'ombre et de lumière. Mettez en exergue cette lumière. Enseignez-nous aux côtés d'Aragon ou d'Eluard les grands poètes du pays de nos parents, parlez-nous d'Omar Khayyam qui aimait à taquiner Dieu et la bouteille, de Yashar Kemal qui sait si bien raconter la terre et le nomadisme finissant. En évoquant les philosophes des lumières, faites une pause pour nous rappeler qu'au XIII^e en Anatolie vivait un maître à penser intimement convaincu que « toute voie qui n'emprunte pas celle de la science et de la raison mène à l'obscurantisme ». A une période où en Europe on brûlait les femmes sur les bûchers pour quelque acte de sorcellerie supposé, Hadji Bektas Veli prônait l'éducation des filles, il défendait l'égalité des hommes et des femmes et disait qu'il fallait porter le même regard sur tous les peuples. Cette adolescente dirait encore : Enseignez-nous l'arabe, le turc au même titre que l'anglais ou l'allemand. Qu'il n'y ait pas un bilinguisme noble et un bilinguisme de seconde catégorie. En rattachant ainsi ces adolescents à ce qu'il y a de plus beau dans la culture d'origine, en donnant à cette culture ses lettres de noblesse, peut-être alors éviterons-nous la dérive vers les ténèbres. Et peut-être la lumière de cette culture de l'autre, en éclairant les frileux et les timorés parviendra-t-elle à transformer leur regard et à faire tomber les murs. L'Art et le Beau, comme rédemption.

Si je laissais encore parler cette adolescente, elle se tournerait vers les gardiens de la tradition et leur dirait « ne craignez pas de nous perdre au profit d'une autre culture. Laissez-nous ruisseler



tels mille fleuves vers ce grand océan qu'est la communauté des hommes. N'empêchez pas vos filles de lancer leurs rameaux vers un ciel nouveau. Vous aurez beau faire, tenter de séparer les arbres les uns des autres, réussirez-vous à empêcher que leurs branches s'entremêlent, empêcherez-vous la frondeaison, le feuillage d'exhaler le même souffle ?

Oui, c'est par le pouvoir d'un mot –merci Eluard– que nous pourrions recommencer nos vies. Un mot à écrire sur les sentiers éveillés, sur les routes déployées, sur les places qui débordent, de Tahrir à la place Taksim et à République, ce mot est celui de liberté.

Vivre comme un arbre, digne et libre

Vivre en frères, comme les arbres d'une forêt

Ce rêve est le nôtre.

Nâzım Hikmet, poète turc exilé pour délit d'opinion.

Sema KILICKAYA
Le royaume sans racines
Éditions in octavo

Ma patrie, c'est
la langue française



Vue d'ensemble d'une animation dans le cadre du festival de l'exil

En provenance d'Italie

Un livre à moi, un livre à toi...

Un livre pour soi et un pour les autres...

Je reprends à mon compte le récit de ce qui me vient comme nouvelle d'Italie et qui est intéressant à partager, pour situer la lecture dans une dynamique de solidarité et de citoyenneté.

Et je reprends les notes d'un reportage paru en France dans le journal Le Monde, dans un Cahier supplément du mardi 23 septembre 2014 (Cynthia Heckman – Sparknews) avec le titre « Acteurs du changement ».

« Quand un Napolitain est heureux, au lieu de payer un seul café, celui qu'il devrait boire, il en paie deux, un pour lui et un autre pour le prochain client. C'est comme offrir un café au reste du monde. » C'est ainsi que l'écrivain napolitain Luciano De Crescenzo décrivait cette tradition, née pendant la seconde guerre mondiale, qui marque la vie quotidienne de la troisième plus grande ville d'Italie.

Au printemps dernier, quelques libraires de la région ont expérimenté l'idée avec des livres et rapidement, cette initiative s'est

répandue sur les réseaux sociaux avant de devenir un phénomène national.

Une personne, donc, qui va acheter un livre pour soi, peut en acheter un autre pour une prochaine personne qui entrera dans la librairie, en laissant une dédicace sur un Post-it ou sur un papier. « J'étais très content de recevoir le livre, parce que ça montre que quelqu'un se soucie de moi... », raconte Antonio, un adolescent de 14 ans. Cette offre d'un livre « en attente » pour un autre lecteur est arrivée en même temps que les derniers chiffres sur le niveau de lecture en Italie, publiés par une société d'études, disant que le nombre d'adultes déclarant avoir acheté un livre était tombé à 43% en 2013 contre 49% en 2011.

Un libraire a commencé cette offre ouverte sous le signe de la générosité... La presse locale en a parlé... Quelques jours après, une personne habituée d'une autre librairie dans une autre ville du sud de l'Italie s'est présentée en disant qu'elle voulait faire la même chose... Le livre offert « en attente » a été pris et la chaîne a continué...

A des centaines de kilomètres de là, la même chose s'est produite à Milan, dans une petite librairie. Un client, après avoir acheté un livre récent, a dit qu'il l'avait vraiment aimé et qu'il voulait le laisser au prochain lecteur qui entrerait dans la boutique. La personne suivante a été si



L'exil expliqué aux enfants

touchée qu'elle a demandé si elle pouvait faire la même chose à son tour. « C'est là que j'ai compris qu'il se passait quelque chose – confie la libraire – et je me suis dit qu'il fallait vraiment parler de ça à un plus grand nombre. » Elle a donc passé le message sur Twitter et sur quelques sites internet... L'idée s'est répandue comme une traînée de poudre sur les réseaux sociaux, avec rapidement plus de trois millions d'occurrences sur Twitter. La petite librairie en question a, depuis, reçu 300 livres « en attente » de lecteurs. L'idée a été reprise par une grande chaîne de librairies d'Italie, La Feltrinelli, qui a lancé un projet semblable du 23 avril au 5 mai 2014, débouchant sur 1 440 livres « en attente ».

Dans le même esprit, Silvia R. a laissé un livre, « La vie devant soi », dans la boutique de Christina C., le décrivant comme « un de ces livres qui façonnent votre expérience ». Elle a également reçu un ouvrage d'un donateur inconnu, écrit par une journaliste italienne. C'est un livre qu'elle a beaucoup apprécié, mais qu'elle n'aurait, dit-elle, jamais choisi d'elle-même.

Qui peut saisir la suite de cette belle aventure, chez nous aussi ?

Francesco AZZIMONTI
Membre du Conseil d'Administration
d'Initiales

Les Portes du temps à Vitry-le-François, retour d'expérience

Ces deux semaines, en juillet 2015, de partage, de création, d'ouverture sur le monde d'hier et d'aujourd'hui ont démontré qu'il n'y a pas de fatalisme : le rapport à l'écrit des uns et des autres s'est ouvert au regard de l'écrivain, à l'expérience de la création. La découverte des musiques du monde, la pratique musicale, les rencontres et les échanges avec des témoins de l'histoire et de la mémoire de Vitry-le-François ont transformé les représentations sur la ville et ses habitants, sur soi, l'autre et le monde.



Site patrimonial : Chapelle Saint-Nicolas

Le fruit de ce travail a été rendu public à travers une rencontre d'aboutissement et différents supports de communication. Cette rencontre s'est déroulée vendredi 25 septembre 2015 au Salon d'honneur de la Ville et a permis aux participants de partager le résultat de leur travail avec leurs familles, les différents partenaires et acteurs du projet.

A cette occasion, les artistes et les jeunes ont présenté leurs créations littéraires et musicales. L'enregistrement à l'Orange bleue des chansons écrites par les jeunes a été diffusé sous la forme d'un CD audio qui

a été remis lors de la rencontre, ainsi que le journal « Sur les Chemins de l'écrit » qui rend compte du déroulement de l'action.

Soulignons que l'expérience a été nourrie de mixité et de diversité culturelle. Cette histoire, notre histoire, est devenue un bien commun que l'on soit né ici ou ailleurs, que l'on vienne de Rome Saint-Charles, du Hamois, du centre-ville ou d'un village à proximité de Vitry-le-François.

Un journal et un CD ont été consacrés à cette initiative et sont disponibles à la médiathèque et à Initiales.

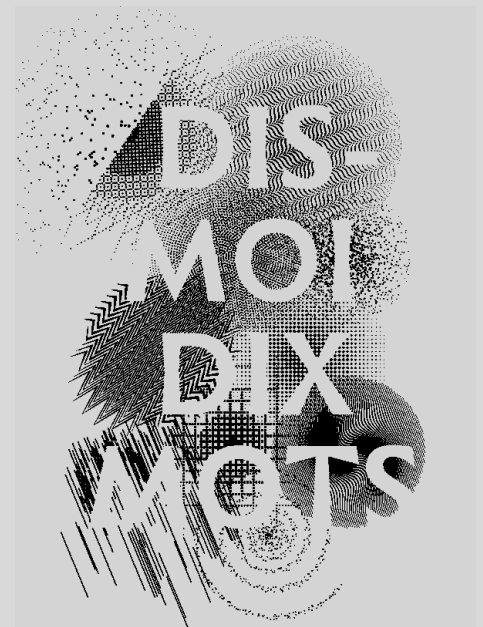
Dis-moi dix mots

Le Ministère de la Culture et de la Communication/DRAC vous donne rendez-vous au palais du Tau à Reims pour fêter ensemble la langue française. Cette initiative aura lieu le mercredi 16 mars 2016.

Pour en savoir plus, contactez Initiales :

Tél. : 03 25 01 01 16

Courriel : initiales2@wanadoo.fr



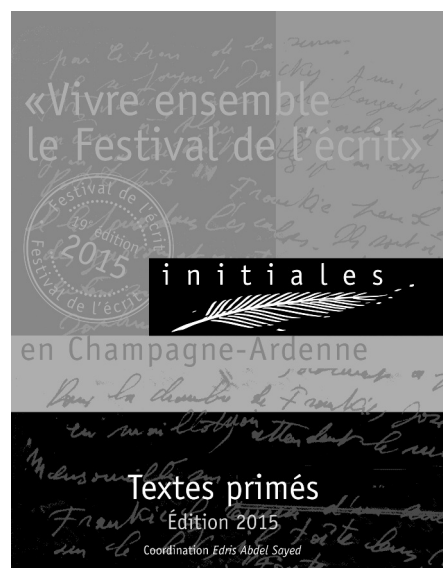
A lire...

Vivre ensemble « le Festival de l'écrit »

Dans cette 19^e édition, il y a de nouveaux participants, de nouveaux messages. Les participants nous livrent quelques bribes de leur existence : les écrits racontent, questionnent, dénoncent, transportent, quoi qu'il en soit ils ne laissent jamais indifférents. Les moments de vie, heureux ou malheureux, offerts en partage sont souvent porteurs d'espoir.

Des personnes qui étaient jusqu'alors de parfaites inconnues, deviennent au fil des lectures, familières, voire intimes. Comment les participants ont-ils pu déjouer les embûches de la langue pour mettre en mots ce qu'ils cherchaient à exprimer ? Le rôle des associations qui œuvrent auprès d'eux est primordial et doit être souligné. Le Festival de l'écrit rayonne grâce à leur présence et à leur engagement.

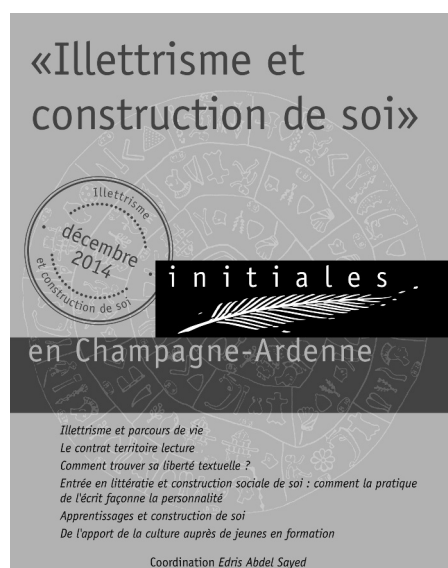
Bonne lecture sur les chemins de l'écrit.



Textes primés

Edition 2015

Coordination Edris Abdel Sayed



« Illettrisme et construction de soi »

La formation pour adultes ainsi que l'enseignement à l'école ne sont pas seulement des moyens d'acquisition de connaissances et de qualifications, mais également le lieu du développement personnel et social. Apprendre, que l'on soit enfant ou adulte, c'est aussi construire son identité, se définir et se reconnaître comme sujet agissant, s'inscrire dans un tissu social et culturel. Aussi, le terme de construction identitaire est aujourd'hui répandu dans le domaine de l'éducation à l'école comme dans le domaine de la formation pour adultes.

Qu'entend-on par « construction de soi » ? En quoi les situations d'apprentissage peuvent-elles contribuer à la construction de soi ?

Quels liens peut-on établir entre réussite scolaire ou réussite en formation pour adultes et les processus en jeu dans la construction de soi ? En quoi le développement de l'action culturelle peut-il contribuer à la construction de soi et à la réussite des enfants et des adultes dans les apprentissages ?

Des chercheurs et des praticiens communiquent dans cette publication quelques éléments de réponse.

Le Festival de l'écrit a 20 ans

Ce projet ne cesse de se développer. Il s'élargit à la nouvelle région « Alsace, Champagne-Ardenne, Lorraine ». Il est toujours en mouvement. Ici, l'écriture est médiatrice. Elle met en lumière le savoir-faire, les centres d'intérêt, les ressources propres de chacun(e) et lui permet de prendre confiance en ses capacités. Une formidable ouverture vers le monde, l'écriture donne le goût de découvrir, de



comprendre et d'apprendre. En écrivant, il y a quelque chose de l'ordre des frontières qui tombent : frontières de l'isolement, frontières d'âges, frontières de langues. L'émotion est toujours très forte quand on se rend compte que d'autres s'intéressent à nous, qu'on existe pour d'autres. L'écriture permet de se sentir solidaire de ce qui se passe ailleurs. On peut parler de soi maintenant et on peut s'imaginer aussi demain. Oser dire et écrire un mot pour construire l'avenir.



Toute l'équipe d'Initiales vous présente ses meilleurs voeux pour l'année 2016

